

vous, madame, dit à côté d'elle la mère d'Alexandre. Marianne m'a tout appris. Vous souhaitez de mourir !... moi j'ai vécu trop longtemps.

—Vous aussi ! dit Fanny. Oui, cela devait être, et il me manquait de vous inspirer du mépris !... Mais vous, madame, vous que la passion n'égare pas, vous, qui savez combien ceux qui jugent les autres sont sujets à l'erreur, et qui avez autrefois tendu vos mains suppliantes vers des cœurs impitoyables, serez-vous aujourd'hui sans pitié pour moi ? Ne me laisserez-vous pas vous implorer à genoux, et, à défaut de paroles qui me justifient, n'en croirez-vous pas mes larmes ? Je suis innocente ! je suis innocente je vous le jure !

—Dieu seul le sait, répondit madame Duvoyer, et seul il peut comparer nos douleurs pour tenir compte de la plus amère à la plus infortunée de nous deux. Il y a une heure encore, je croyais à sa justice, je croyais à la vertu : je vous aimais, madame ! Je serais votre mère, et je te vous parlais qu'avec respect. Je vous bénissais pour la mémoire de mon mari, pour moi, pour mon fils. Vous avez détruit la dernière illusion de ma vie, celle qui m'avait soutenue dans l'adversité, la plus chère au cœur d'une mère, l'orgueil de mon enfant ! Moi, pauvre, repoussée du monde, flétrie injustement comme la compagne et peut-être la complice d'un infâme, je ne lui avais pas appris à maudire les hommes, à désertier l'honneur, à se jouer de la sainteté du serment : je vous l'avais donné, madame, simple, bon et sincère ; et vous riche, heureuse, belle, vous, qui ne deviez pas douter de la vertu, vous avez fait servir votre beauté à corrompre son cœur, et vous me le rendez perfide, souillé par le mensonge et par le vice ! Et maintenant, prenez le ciel à témoin, dites-lui de juger entre nous deux et de peser nos douleurs ! Vous n'avez plus d'amant peut-être : moi je n'ai plus de fils !

—Il est toujours digne de vous, dit Fanny, Sa vie a été éprouvé comme la mienne et comme la mienne et comme le vôtre. Comme vous et comme moi, je l'atteste encore, il est resté pur, et nul, pas même vous, madame, n'a le droit de se dire meilleur que lui et plus fidèle à tout ce qu'il y a de sacré au monde ; nul excepté lui et moi peut-être, nul ne sait ce que vaut son honneur et de quelles séductions il l'a préservé. Je ne sais ce qu'il dira pour me défendre, mais il me défendra, j'en suis sûre ! Je lis dans son cœur mieux que vous, je connais mieux que vous ce qu'il pense, mieux que vous comme il me respecte, et je ne voudrais, pour être vengée de tant de calomnies, que l'entendre un instant proclamer mon innocence ! Si je dois le revoir devant vous, ne m'accablez pas de trop de mé-

pris, ne m'humiliez pas en sa présence, ne me traitez pas comme une femme perdue et sans honte, pour qu'il n'oublie pas l'amour et le respect qu'il vous porte ; reprenez votre fils, je vous le rends tel que vous l'avez connu : soyez-en toujours fière ! Vous êtes une heureuse mère je vous jure ? Allez, madame, j'ai pu penser souvent que la beauté est un don fatal, je ne m'en suis pas servie en infâme ?

—Je voudrais vous croire. J'ai douté dans le premier moment ; je doutais encore en entrant ici, mais les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure vous condamnent à mes yeux. Je ne suis pas venu, madame, pour vous arracher un aveu, pour vous faire dire que vous êtes coupable ; je n'ai aucun droit ni sur votre cœur ni sur celui d'Alexandre. D'ailleurs, je ne suis pas libre encore. J'ai oublié trop tôt qui vous êtes ici et qui je suis. Vous êtes seule maîtresse dans cette maison ; tout vous appartient, et je ne possède, moi, pauvre vieille femme, recueillie par charité et pour l'amour de mon fils...

—Ah ! madame, vous êtes sans pitié ! dit Fanny

—Laissez-moi achever. Je ne possède rien, que ce qu'on m'a donné, et j'ai eu tort de ne pas m'en souvenir avant de vous parler comme je l'ai fait. Mais ces dons, que j'ai reçus sans en rougir, quand j'ignorais à quel prix ils étaient accordés, je n'en veux plus, madame. Je les accepte pour le passé, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de les rendre, mais je vous dégage à l'avenir de vos bienfaits comme vous me dégagez de la reconnaissance. J'ai une fille qui ne me laissera pas mourir de faim, et le pain que je mangerai chez elle ne sera pas amer.

—C'est vous qui resterez et moi qui partirai. Ecoutez, madame : je suis habituée depuis longtemps aux soupçons injustes et à la calomnie, et je vous pardonne ce que vous venez de dire. Quel qu'un qui est mort, et qui avait plus que tout autre le droit de m'accuser, m'a rendu justice. Je croyais qu'innocente à ses yeux, je devais l'être aux yeux de tout le monde, et que l'amour qu'il m'avait conservé suffirait pour me protéger. Il en est autrement, et c'est vous qui me l'apprenez ! Vous resterez ici : vous le pouvez sans remords. Tout à l'heure, en l'absence de votre fils, j'ai annoncé mon départ à Marianne : elle s'en souviendra et pourra vous le répéter. Et cependant, rien ne m'y obligeait, rien n'était changé. Je ne prévoyais pas cette infâme dénonciation ; Marianne me confiait ses peines, et vous m'aimiez encore. Je m'éloignais, parce que c'était ma volonté. Eh bien, madame, je vais vous avouer à vous, dont je ne veux pas emporter le mépris, un secret que je me suis caché longtemps à moi-même, et